



CE QUE DEVIENNENT LES ENFANTS ASSISTÉS. — UNE COLONIE DE PETITS BÛCHERONS DANS LES FORÊTS DU MORVAN.

Les petits déshérités, orphelins ou abandonnés par leurs parents, que recueille l'Assistance publique, ne sont gardés à l'hospice des Enfants-Assistés que le temps strictement nécessaire pour les pourvoir d'une nourrice avec laquelle ils partent à la campagne, loin de l'air malsain des villes. Là, au milieu de braves bûcherons ou de cultivateurs, qui sont pour eux une famille adoptive, ils grandiront, se fortifieront, et beaucoup d'entre eux deviendront de solides campagnards ou des ouvriers robustes.

COMMENT ON SAUVE LES ENFANTS DÉBILES

DE LA COUVEUSE À L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE

Protéger contre la maladie et la mort le berceau de ses enfants, c'est pour tout pays le plus impérieux des devoirs comme le plus pressant des intérêts. Comment donc doit-on s'y prendre pour forcer à vivre ceux qui naissent débiles? Comment préserver ceux qui, étant bien constitués, sont pourtant menacés de mourir faute de soins intelligents? L'intérêt à la fois humanitaire et patriotique de ces questions, est si évident qu'on suivra avec émotion les efforts merveilleux faits chaque année pour venir au secours de milliers et de milliers d'existences enfantines dont le salut est entre nos mains.

○ ○ ○

UN pays a besoin de tous ses enfants. Cette vérité prend chez nous un sens d'autant plus aigu que, de tous les pays d'Europe, la France est le seul dont la population reste presque stationnaire. Tandis qu'en Angleterre la population augmente annuellement de 13 pour 1000 habitants, en Allemagne de 10, en Italie de 7, en France l'augmentation n'est que du chiffre minime de 2,89. Alors que, pendant les trente dernières années, tous les autres pays ont progressé, nous en sommes aujourd'hui au même point qu'en 1869. A cette

date, en effet, la France comptait 38 millions d'habitants; elle a vu, après l'Année Terrible, ce nombre descendre à 36 millions, mais il s'est relevé depuis, et au dernier recensement de 1896, elle a retrouvé ses 38 millions. Mais, pendant que nous gagnions péniblement 2 millions d'habitants, l'Allemagne pendant la même période en gagnait 10 millions et l'Italie 5 millions. Les conséquences d'un pareil état de choses sont des plus alarmantes, et il est impossible d'envisager sans frémir la situation qui peut en résulter quelque jour pour notre pays.

Songez que, suivant les calculs les plus probables, dans une quarantaine d'années l'Allemagne comptera 80 millions d'habitants, tandis que nous, nous en aurons à peine 40 millions. Notre pays, qui, comme chiffre de population, occupait au commencement du siècle le deuxième rang parmi les grands États d'Europe, est passé aujourd'hui au quatrième rang. Il ne tardera pas à être dépassé par l'Angleterre, où l'accroissement annuel est de plus de 600 000 personnes, alors

enfants qui meurent en bas âge auraient pu être conservés. Dans une large mesure, il est en notre pouvoir, pour peu que nous en prenions la peine, de diminuer la mortalité infantile, d'arracher à la mort ces innocentes victimes, afin d'en faire les citoyens dont nous avons plus que jamais besoin. Il y a donc un intérêt capital à rechercher ce qu'on a déjà tenté et ce qu'on peut faire encore pour cette œuvre de salut.

CINQUANTE MILLE ENFANTS MEURENT CHAQUE ANNÉE PAR NOTRE FAUTE.

Il meurt tous les ans en France 150 000 enfants âgés de moins d'un an.

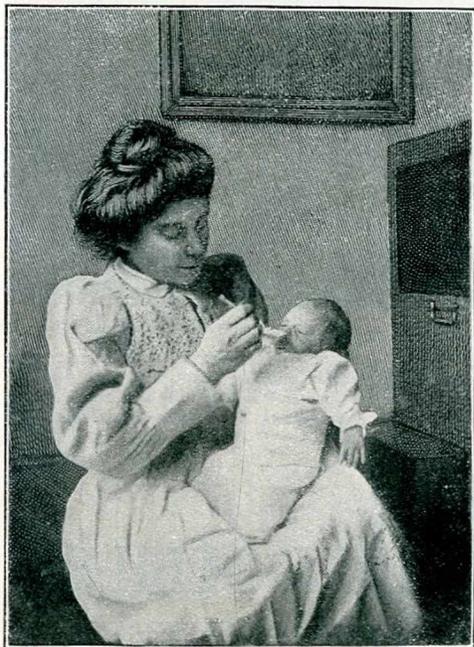
Aucun âge de la vie ne paye à la mort un tribut aussi lourd, aussi effrayant. Grâce aux statistiques, nous savons aujourd'hui que, dans certaines villes de France, comme Lille, Tourcoing, Nancy, Bolbec, Saint-Denis, la mortalité parmi les bébés atteint le quart, le tiers et même la moitié de la mortalité totale. Cela veut dire que, sur 100 morts qu'on enregistre dans une de ces villes, on compte 30, 40 ou même 50 petits enfants. Peut-on ne pas être terrifié par ces chiffres? N'est-ce pas horrible?

Comment ne pas dire avec M. Jonnart, le nouveau gouverneur général de l'Algérie, que si, dans nos régions agricoles, l'élevage se trouvait aussi cruellement frappé que le sont nos enfants, les Sociétés d'agriculture, les Conseils généraux, le Parlement, n'hésiteraient pas à prendre des mesures préservatrices?

On s'inquiéterait de voir mourir les bêtes : on ne s'inquiète pas de voir mourir les enfants!

En effet, ce qui est particulièrement douloureux dans cette hécatombe d'êtres qui auraient pu devenir des citoyens utiles à leur pays, c'est que nous en sommes en partie responsables. Il ne faut pas croire que tous ces enfants meurent parce qu'ils sont frappés de maladies graves, fatales, inévitables. Les rapports récents ont prouvé le contraire. Le sérum du docteur Roux contre la diphtérie, l'emploi de la vaccination et de la revaccination contre la variole, la désinfection et l'isolement en cas de maladie contagieuse, ont rendu d'immenses services et sauvé bien des existences. La science a largement contribué à diminuer la mortalité infantile. Elle a fait ce qu'elle a pu, et elle tentera encore davantage à mesure qu'elle s'enrichira de nouvelles acquisitions. Mais cela ne suffit pas, et c'est à nous de faire le reste.

Voici des enfants bien constitués : comme on dit, ils ne demandent qu'à vivre.

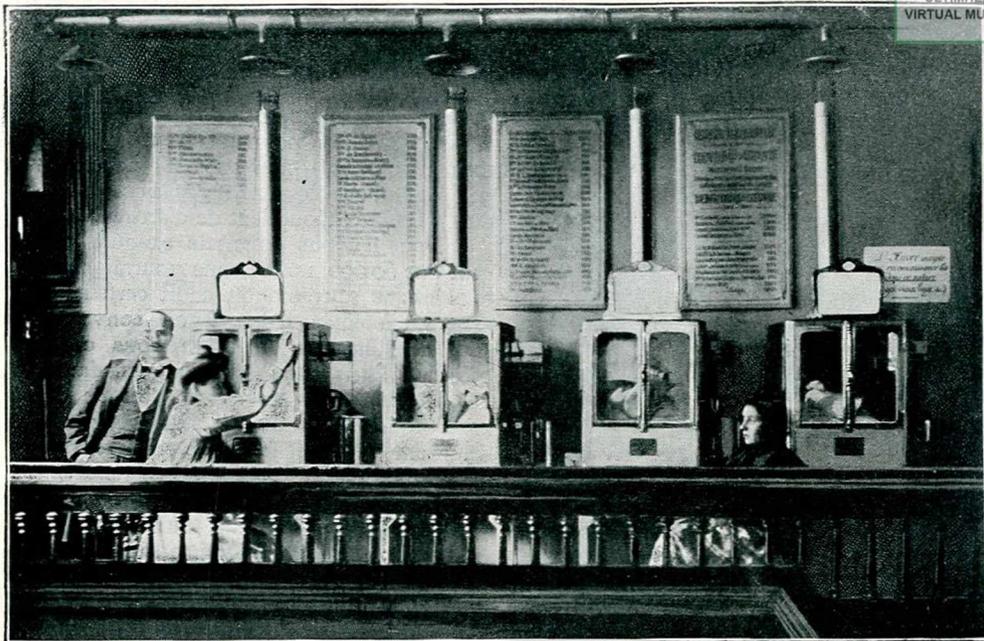


L'ALLAITEMENT PAR LE NEZ.

Rien de plus merveilleux que de voir comment on parvient à sauver tant de petits êtres malingres, souffreteux, dont la vie semble suspendue à un fil. Comme ils ne savent ni léter ni avaler, c'est par le nez qu'on est obligé de leur faire absorber du lait.

que, chez nous, il est à peine de 175 000. A une époque où, suivant un mot malheureusement célèbre et trop vrai, la force prime le droit, cette situation met en jeu non seulement l'avenir, mais encore l'existence même de la France.

Comment échapper à une telle éventualité? On a dit que, pour parer, dans une certaine mesure, au danger qui menace notre pays, il suffirait que tous les ans il naquit deux enfants de plus par commune et qu'il en mourût deux de moins. Nous ne pouvons forcer les enfants à naître, mais du moins devons-nous faire tous nos efforts pour les empêcher de mourir. Or, ce qu'il faut bien savoir, c'est qu'un nombre considérable des



COMMENT ON SAUVE DES MILLIERS D'EXISTENCES. — LA SALLE DES COUVEUSES LION DANS L'ÉTABLISSEMENT DU BOULEVARD POISSONNIÈRE, À PARIS.

Il y a vingt-cinq ans encore, ces enfants débiles, nés avant la date prévue par la nature, étaient irrémédiablement perdus. En dépit de tous les soins, ils étaient sans cesse menacés d'un refroidissement mortel. Aujourd'hui, grâce aux couveruses, sortes d'armoires fermées par un châssis vitré, où les nouveau-nés ont une chaleur toujours égale, on parvient à sauver un grand nombre de ces fragiles existences.

Encore faut-il leur donner la nourriture et les soins dont ils ont besoin.

On sait aujourd'hui que, sur le total des enfants qui meurent annuellement, près de la moitié succombent faute de soins, faute d'une bonne alimentation. On a calculé que, si tous les nourrissons étaient nourris d'une façon rationnelle et pouvaient avoir, non pas une nourrice, mais simplement du lait stérilisé, on sauverait ainsi, tous les ans, au moins 50 000 bébés.

IL FAUT RENSEIGNER LES MÈRES ET DIRIGER LEURS SOINS.

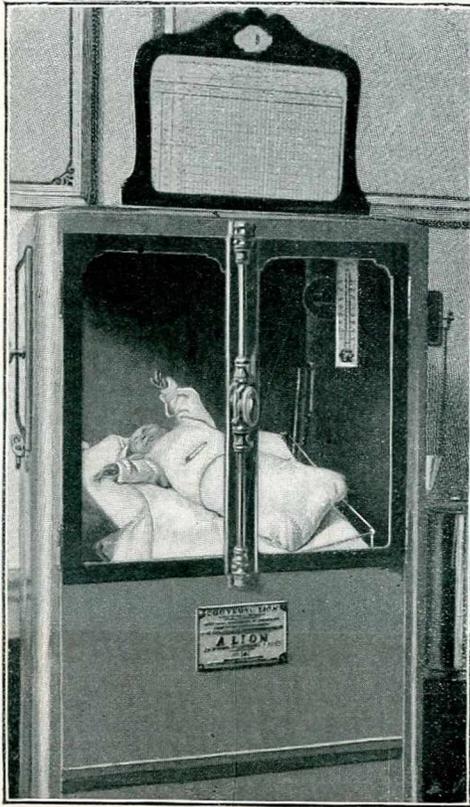
Des mères qui aiment leurs enfants, qui donneraient tout au monde pour les arracher à la mort, les laissent périr. Pourquoi? Parce qu'elles ne savent pas les soigner. Parce que l'instinct maternel, si admirable que soient ses inspirations, ne suffit pas dans tous les cas. Parce que soigner un enfant est un art, qui, ainsi que tout art, doit être appris.

C'est de cette idée que procède une création récente appelée à rendre les plus grands services, celle des consultations de nourrissons, créées il y a une dizaine d'années par le docteur Budin. Ces consultations

sont une véritable école des mères et aussi une admirable organisation pour le sauvetage de l'enfance. Elles fonctionnent en vertu d'un principe fort simple : au lieu d'abandonner à elles-mêmes des mères désireuses de bien faire, mais pauvres et ignorantes, on s'applique à les surveiller, à les diriger, à les aider dans la tâche si difficile d'élever un enfant.

« Chaque semaine, écrit le docteur Budin, les femmes qui élèvent elles-mêmes leur enfant l'apportent à l'hôpital. Il est examiné et pesé, et sur un registre spécial on inscrit son poids et les renseignements qui le concernent. Si la mère est manifestement incapable de nourrir son enfant ou de lui assurer une nourriture suffisante, on lui donne du lait stérilisé. Ce lait est contenu dans de petites bouteilles, et dans chaque bouteille il n'y a que la quantité de lait nécessaire pour une tétée. La mère reçoit une fiche en carton sur laquelle sont inscrits la date de naissance de l'enfant, son poids de chaque semaine, la quantité de lait qui doit lui être donnée. Lorsque l'état de santé de l'enfant l'exige, il est ramené dans le cours de la semaine et traité en conséquence. »

Eh bien, sur 435 nourrissons qui ont



UNE COUVEUSE.

A travers les vitres de la couveuse, on aperçoit couché sur le dos le bébé, dont on peut surveiller le développement. Au bout de quelques jours, il tord déjà ses petits bras. Après un séjour de deux ou trois semaines dans la couveuse, il sera devenu un enfant viable et bien portant.

été présentés à la consultation du D^r Budin, 32 seulement sont morts. Chez ces nourrissons la mortalité était donc de 8 pour 100 à peine, tandis que partout ailleurs elle est, comme nous l'avons vu, de 30, 40 et même de 50 pour 100. Autrement dit, la consultation sauvait au bas mot 20 à 30 nourrissons sur 100 qui y venaient.

Mais il y a mieux. On se souvient qu'au cours de l'été 1898, les chaleurs ont été très fortes. Comme toujours, elles ont provoqué un peu partout, et à Paris comme ailleurs, de nombreux décès parmi les tout petits enfants. En deux semaines, du 14 au 27 août, 550 petits Parisiens sont morts de diarrhée. Or, pendant cet été si dangereux, la mortalité a été nulle à la consultation de nourrissons du D^r Budin!

Même résultat chez le D^r Dufour, de Fécamp, qui a organisé dans cette ville une consultation appelée *Œuvre de la goutte de*

lait. Toujours pendant cet été de 1898, la mortalité par diarrhée chez les nourrissons a été de 76 pour 100 à Rouen, de 66 pour 100 à Bolbec, de 51 pour 100 au Havre. A la consultation des nourrissons de Fécamp, elle n'a été que de 3 pour 100 à peine. Et à la même époque 16 pour 100 des nourrissons de Fécamp, ne fréquentant pas la consultation du D^r Dufour, mouraient de diarrhée.

Nous n'avons donc pas exagéré en disant que 50 000 nourrissons pourraient être tous les ans sauvés d'une mort certaine s'ils étaient alimentés d'une façon convenable. Des consultations de nourrissons ont été créées à Paris dans des hôpitaux, dans les dispensaires, dans les crèches, et de différents côtés en France il s'en organise de semblables. Mais il faut que cette œuvre de sauvetage rayonne sur toute la France.

Comme le dit si bien M. Jonnart, pour créer une consultation de nourrissons, trois choses suffisent : une balance, un appareil à stériliser le lait et le dévouement d'un médecin. On ne fait jamais un vain appel au dévouement du corps médical, et les distributions gratuites de lait stérilisé ne constituent pas une dépense bien lourde. Le budget d'une consultation ne saurait jamais arrêter les bonnes volontés. Dans chaque commune, les personnes aisées qui voudraient bien s'intéresser à cette œuvre de vie décideraient bientôt la plupart des mères pauvres à fréquenter la consultation, à y chercher des conseils et une direction pour assurer à leur enfant le bénéfice d'une surveillance autorisée, attentive.

Cette œuvre est de celles auxquelles tout le monde devrait s'intéresser. Car de toutes les œuvres pour lesquelles on prodigue les soins et l'argent, celles dont il est naturel d'attendre le plus de résultats ce sont à coup sûr celles dans lesquelles on s'occupe du bien des enfants.

Il semble d'ailleurs que depuis quelques années la société commence à comprendre le devoir qui lui incombe. On a multiplié les crèches, les dispensaires, les pouponnières; on fait distribuer du lait stérilisé à des mères pauvres; on leur apprend la façon rationnelle d'élever et de nourrir un bébé. Des milliers d'existences ont certainement été sauvées par cette action à la fois humanitaire et patriotique.

JADIS LES ENFANTS DÉBILES ÉTAIENT IRREMÉDIABLEMENT PERDUS.

Il y a des cas cependant où les soins les plus attentifs, où les procédés rationnels et qui utilisent les plus récentes découvertes

Comment on Sauve les Enfants Débiles



de la science paraissent impuissants, où le sauvetage de l'enfance semble presque impossible. C'est ce qui arrive pour les enfants nés avant terme, qui n'ont, comme on dit, que le souffle, et qui sont une proie toute prête pour la mort.

Ces enfants-là sont débiles ou, pour employer le terme technique, atteints de faiblesse congénitale. Leurs organes sont encore

un enfant débile ne pèse que la moitié d'un enfant normal, la température du corps est de 37 degrés; chez l'enfant débile, elle est de 34 et descend parfois à 32. Même la chaleur, sans laquelle aucune vie n'est possible, fait défaut à ces malheureux, dont l'existence est ainsi suspendue à un fil. Par quel miracle arriverons-nous à faire vivre cet enfant qui est déjà presque un cadavre?



UN GROUPE DE BÉBÉS NIÇOIS.

De grosses figures fraîches et roses éclairées par le soleil vivifiant du Midi, voilà qui témoigne éloquemment de l'excellence de la méthode. La gaieté et l'exubérance de ces êtres ravis à la mort atteste que ces enfants respirent maintenant la force et la santé.

inachevés et fonctionnent mal ou incomplètement. La peau, molle et délicate, laisse voir les vaisseaux qui la sillonnent. Les ongles, à peine développés, n'atteignent pas l'extrémité des doigts. Nulle salive n'humecte la bouche. Les cris, sans vigueur, sont monotones. On dirait un piaulement de jeune poussin. La respiration est faible, à peine sensible, et l'air ne pénètre presque pas dans les poumons. Les muscles se contractent faiblement et les mouvements sont sans force ni vigueur, si bien que ces enfants ne peuvent téter, avalent mal et difficilement le lait qu'on leur verse dans la bouche. Un enfant normal qui vient au monde doit peser entre 7 et 8 livres;

Il n'y a pas encore bien longtemps, ces enfants, même élevés dans les meilleures conditions d'hygiène et d'alimentation, mourraient en masse. Les statistiques nous apprennent qu'il y a vingt-cinq ans encore, sur 100 enfants débiles, 2 ou 3 au plus échappaient à la mort. Tous les autres succombaient.

On savait bien que le grand danger venait du défaut de chaleur naturelle, et que c'était contre le refroidissement qu'il fallait lutter. Ces enfants, on les enveloppait donc dans de la ouate; on plaçait dans leur berceau des boules d'eau chaude qu'on renouvelait fréquemment; on entretenait dans leur chambre une douce chaleur; on ne les chan-

geait que devant un bon feu, en évitant avec soin tout ce qui pouvait causer un refroidissement. Toutes ces précautions étaient vaines et l'enfant finissait presque toujours par mourir.

M AINTENANT ON LES SAUVE PAR UN CURIEUX PROCÉDÉ.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus réduits à assister en témoins impuissants à ces douloureux échecs de la tendresse la plus attentive. On a trouvé le moyen de faire vivre ces enfants : c'est de les couvrir, tout de même qu'on couve artificiellement des œufs. Et c'est ainsi que pour le plus grand bien de ces nouveau-nés nous avons remplacé la ouate, les boules d'eau chaude, la chambre calfeutrée et le feu bienfaisant, par la couveuse, dans laquelle l'enfant va vivre pendant quinze ou vingt jours.

C'est, dit-on, d'Alexandrie que nous viennent les couveuses pour œufs d'oiseaux, et il n'est pas impossible que les Égyptiens

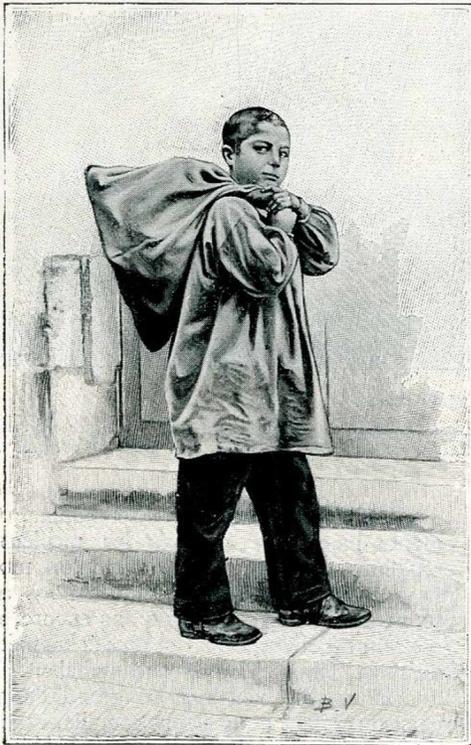
en aient appliqué les principes aux nouveau-nés débiles, comme cela a été fait plus tard en France. Ce qu'on sait d'une façon plus certaine, c'est que la première idée de la couveuse est venue au père du philosophe italien Fortunius Liceti, qui l'employa pour son fils au milieu du xvi^e siècle. « Fortunius Liceti, nous raconte son biographe, naquit longtemps avant le terme, pendant les fatigues et les ébranlements d'un voyage sur mer. L'enfant n'était pas plus grand que la paume de la main. Mais son père, qui était médecin, l'ayant examiné et ayant trouvé qu'il ne lui manquait rien d'essentiel à la vie, entreprit d'achever l'œuvre de la nature et de travailler à la formation de l'enfant avec le même artifice dont on se sert pour faire éclore les poulets en Égypte... »

L'exemple du médecin italien n'a été suivi que longtemps après, en 1835, par von Rühl, médecin de l'impératrice de Russie, qui mit en usage, à la maison des Enfants-Assistés de Saint-Petersbourg, une sorte de couveuse constituée par une baignoire dans les parois de laquelle on faisait circuler continuellement de l'eau chaude. Cette couveuse fut employée plus tard à Moscou, à Paris, à Leipzig, mais sans grand succès.

Ce n'est qu'en 1880 que fut trouvée la première couveuse vraiment pratique, celle qui permit de sauver d'une mort certaine les enfants débiles. C'est un médecin français, le docteur Tarnier, qui l'avait inventée. Cette couveuse était une simple caisse en bois dont le couvercle de verre permettait de surveiller l'enfant qui y était couché. L'air y pénétrait par un orifice pratiqué à la paroi inférieure. Mais, avant d'arriver dans la caisse, l'air s'échauffait au contact d'un réservoir d'eau chaude dont la température était maintenue par une lampe à alcool placée au-dessous. Il ressortait ensuite par un orifice pratiqué à la paroi supérieure de la caisse. De cette façon, l'enfant placé dans une couveuse vivait dans une atmosphère dont la température variait, suivant les cas, entre 30 et 37 degrés.

Mais pourquoi donc les enfants débiles élevés dans du « coton » et entourés de bouillottes mouraient-ils comme des mouches, tandis que ceux placés dans la couveuse Tarnier arrivent le plus souvent à échapper à la mort ? La raison en est bien simple.

Nous avons dit que ce qui tue ces enfants, c'est le refroidissement. Or, nous ne nous refroidissons pas seulement quand un air frais ou froid arrive au contact de notre peau. Nous nous refroidissons encore quand l'air frais pénètre dans nos poumons et enlève au sang une partie de la chaleur



UN PETIT PENSIONNAIRE DES ENFANTS-ASSISTÉS.

A treize ans, quand ils sont déjà de petits hommes, les enfants sont envoyés dans une école professionnelle où ils apprennent un métier. Dans un grand sac, ils emportent tout leur trousseau, linge, vêtements, souliers de rechange.

Comment on Sauve les Enfants Débiles

qui nous permet de vivre. C'est cette cause de refroidissement qui faisait, autrefois, échouer tous les efforts du médecin. Mais il en est tout autrement des enfants qui sont placés dans une couveuse, car eux, ils respirent un air préalablement chauffé et qui souvent est encore plus chaud que leur sang. C'est donc parce qu'ils sont à l'abri de tout refroidissement que les enfants placés dans

le nourrir, et nous savons que notre petit malheureux ne sait pas téter, ne sait pas avaler. Qu'allons-nous faire de lui? Nous allons le nourrir par le nez. Vous avez bien lu : « Par le nez ». Voici comment se pratique cette opération si délicate.

Toutes les deux heures, la surveillante de la salle va le tirer de sa boîte et s'assoira avec lui devant le poêle. Puis, le plaçant sur



LE PESAGE DES NOURRISSONS.

Un des points les plus importants dans l'élevage des nouveau-nés est de savoir s'ils absorbent une quantité de lait suffisante, et s'ils en tirent profit. Ils sont, pour cela, pesés chaque jour dans une balance, et l'on peut ainsi se rendre compte de leur développement progressif.

des couveuses se développent peu à peu, prennent des forces et arrivent à triompher de la mort dont ils paraissent la proie toute désignée.

Toutes les couveuses, fabriquées depuis Tarnier et employées aujourd'hui, reposent sur le même principe. La couveuse Lion, une des plus perfectionnées, a la forme d'une armoire fermée en avant par un châssis vitré à deux battants. La couveuse du Dr Hutinel, employée aux Enfants-Assistés, est formée par une caisse en porcelaine qui se démonte facilement et peut être facilement désinfectée.

Voici donc notre enfant débile logé et chauffé dans une couveuse; mais, pour le faire vivre, il ne suffit pas qu'il reste dans sa maison de verre et de porcelaine, il faut encore le faire manger et boire. Il faut

ses genoux, elle va lui verser dans le nez une ou deux cuillerées de lait de nourrice ou de lait stérilisé, préalablement chauffé. Comme la surveillante a eu soin de renverser en arrière la tête de l'enfant, le lait descend dans son pharynx et, coulant le long de l'œsophage, passe directement dans l'estomac. Quand ce repas bizarre est terminé, la surveillante replace doucement l'enfant dans sa couveuse et recommence la petite opération deux heures plus tard.

A vue d'œil, l'être malingre et souffreteux, qui n'avait pas la force de respirer, revient à la vie. Ses joues se colorent, son corps se réchauffe, sa poitrine se dilate, il se met à crier, à devenir exigeant. On dirait qu'il est à l'étroit dans son nid, que cette douce chaleur, qui lui a permis d'éclore à la vie, le

gène maintenant. Quand, au bout de quinze jours ou de trois semaines passé dans la couveuse, il paraîtra suffisamment fort pour supporter le grand air, c'est-à-dire l'air de la salle, on le sortira de sa coquille et on lui donnera une nourrice.

Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire de porter dans un hôpital le bébé qui a besoin de ce mode particulier d'élevage. Il existe à Paris et à l'étranger des Sociétés privées de couveuses où chacun peut, soit apporter l'enfant moyennant pension, soit louer une

rices recrutées par l'agent départemental arrive à Paris, à l'hospice des Enfants-Assistés, où sont recueillis les enfants abandonnés.

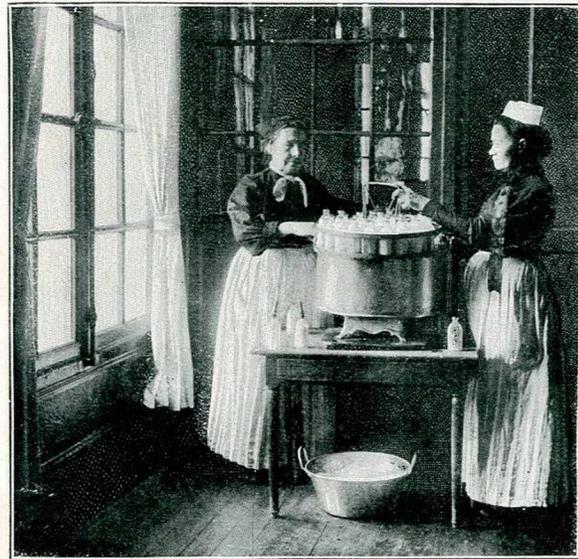
Ces femmes doivent auparavant avoir été reconnues saines par le médecin, être munies d'un certificat du maire de leur commune indiquant qu'elles sont de bonnes vie et mœurs, avoir atteint vingt ans et n'en pas dépasser quarante. Autrefois, jusqu'en 1819, les enfants étaient transportés de l'hospice aux centres de placement dans des charrettes appartenant aux « meneurs ».

Ces charrettes, dépourvues de ressorts, étaient si peu confortables, que pendant les longs trajets plus d'un enfant succombait en route. Ce furent ensuite des voitures construites par l'Administration, suspendus et couvertes, attelées en poste, qui transportèrent des fournées de douze nourrices. Maintenant les chemins de fer ont tout simplifié; on étudie même la construction de wagons spéciaux.

L'enfant part avec sa mère adoptive. Il va grandir, non pas à l'atmosphère empestée de la grande ville, mais à l'air vivifiant des prés, des bois et des montagnes. Une des régions qui en reçoit le plus est le Morvan. Dans cette région de grandes forêts, d'eaux vives, de pâturages, la vie est abondante et large, en nature surtout, car l'argent y est rare. Aussi c'est une joie pour une famille d'avoir chez elle un enfant assisté qui lui rapporte 25 francs par mois pendant la première année, 20 francs pendant la seconde, 15 francs pendant la troisième et 13 francs de la

quatrième à la fin de la treizième. Le nouveau venu est généralement traité d'ailleurs comme l'enfant de la maison. Quand il est en âge d'être utile, on l'envoie garder les troupeaux dans la bruyère et les fougères souvent plus hautes que lui.

De ces enfants il y en a qui s'attachent à la famille dans laquelle ils ont grandi, qui y demeurent après la treizième année, date à laquelle leur pension cesse d'être payée, et qui, en apprentissage dès lors à leur propre compte, s'adonnent pour le reste de leur vie aux travaux des champs. Un jour, ils épouseront leur sœur de lait ou quelque fille robuste du pays, et feront souche de bûcherons ou de cultivateurs. Souvent leurs parents adoptifs, ayant perdu leur propre enfant, reportent sur eux toute leur affec-



UNE MESURE D'HYGIÈNE. — LA STÉRILISATION DU LAIT.

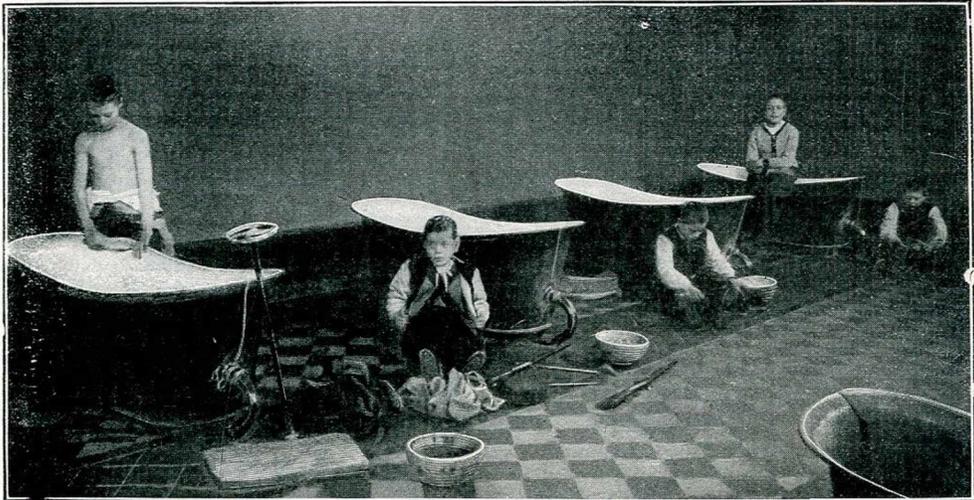
Baucoup des maladies dont mouraient autrefois les nouveau-nés provenaient de la mauvaise qualité du lait qu'ils absorbaient. Aussi ne néglige-t-on rien aux Enfants-Assistés pour que les nourrissons ne boivent que du lait absolument pur. Chaque biberon est soigneusement stérilisé, ainsi que son contenu.

couveuse, et la faire installer chez soi. Une Société de ce genre fonctionne à Paris, boulevard Poissonnière, celle des couveuses Lion; l'entrée en est publique et le spectacle curieux à la fois et instructif.

LE BIENFAIT DE L'ÉDUCATION À LA CAMPAGNE.

Qu'ils soient d'ailleurs débiles ou bien constitués, qu'ils aient passé par la couveuse ou traversé de façon normale les premiers jours de vie, rien n'est plus souhaitable pour les enfants que de grandir à l'air salubre de la campagne. L'Assistance publique a bien compris ce principe, et elle l'applique aux orphelins dont l'éducation incombe à l'État. Chaque jour, à cet effet, un convoi de nour-

Comment on Sauve les Enfants Débiles



A L'HOSPICE DES ENFANTS-ASSISTÉS. — LA SALLE DE BAINS.

L'hygiène et la propreté sont rigoureusement observées aux Enfants-Assistés. Les petits pensionnaires sont régulièrement conduits par escouades à la salle de bains, et l'on veille à ce qu'ils se savaonnent avec le plus grand soin pour le plus grand bien de leur santé.

tion; ils les font, à leur mort, héritiers de leurs biens et d'une aisance parfois très large. Un de ces enfants, il y a quelques années, hérita de la sorte de 200 000 francs.

L'ENFANT APPREND UN MÉTIER QUI LE FERA VIVRE.

Parmi ces enfants élevés à la campagne, ceux qui n'ont pas de goût pour les rudes travaux des champs et qu'une autre ambition tourmente, sont, après treize ans, dirigés de nouveau sur Paris.

Les voilà revenus encore une fois dans cette maison de la rue Denfert-Rochereau où ils entrèrent tout va-gissants. Maintenant ce sont déjà de petits hommes. Pour tout bien, ils possèdent un sac de toile contenant leur peigne, leur brosse, un vêtement et des souliers de rechange, et le petit pécule

que leur ont constitué à leur départ leurs parents adoptifs, dix, vingt, trente, cinquante francs, qu'ils destinent à la Caisse d'épargne. Ils s'imaginent posséder une fortune! Pas plus que jadis, on ne va les abandonner. Le Directeur les interroge sur leurs aptitudes, sur le désir qu'ils ont de choisir une profession ou une autre. Selon leur réponse, selon qu'ils paraissent plus ou moins doués, on les



AUX ENFANTS-ASSISTÉS. — LE CIRAGE DES CHAUSSURES.

Les petits pensionnaires sont naturellement habitués à se servir eux-mêmes. Chaque jour, un certain nombre d'entre eux sont désignés pour cirer toutes les chaussures de l'établissement, et ce n'est pas une petite besogne.

dirige sur une des écoles professionnelles que l'Assistance publique a fondées pour eux.

Voici d'abord l'École d'Alembert, située en Seine-et-Marne, à Montévrain. Ils y apprendront le métier d'imprimeurs et de typographes, ou celui d'ébénistes; quand ils seront placés après leur apprentissage terminé, ils pourront gagner 5, 6, 7 francs par jour, s'ils sont d'une intelligence moyenne, et jusqu'à 10 et 12 francs s'ils ont une réelle capacité. A l'école Le Nôtre (Villepreux, Seine-et-Oise), on formera des horticulteurs et des jardiniers. Plusieurs, actuellement placés au jardin du Luxembourg, à la Salpêtrière, dans des châteaux, gagnent de 1600 à 2200 francs par an, outre le logement et les petits profits; sans parler de ceux qui ont trouvé une situation supérieure dans divers jardins botaniques de France ou de l'étranger. En outre, un certain nombre sont placés comme apprentis aux différents métiers: faïencerie à Choisy-le-Roy, fleurs artificielles à Bois-Colombes, broderies d'art à Montreuil-sous-Bois, cristallerie à Bar-sur-Aube, bonneterie à Troyes, passementerie à Nîmes, etc. Seul un essai de colonisation à Ben Chicao, près de Médéah (Algérie), a donné des résultats peu satisfaisants. Ajoutons que si le directeur de l'hospice se trouve en face de sujets ayant de réelles dispositions pour les professions libérales, il use de tout son crédit pour leur faire obtenir une bourse dans un collège, puis dans une des grandes écoles de l'État.

Il reste un résidu cependant. Ce sont les mauvais sujets, garçons ou filles, qui refusent le travail et chez qui l'on voit poindre les vices qui sont pour eux le seul et terrible legs de leurs parents. Ceux-là même, on ne

se résigne pas encore à les abandonner. A la dernière extrémité seulement, et après avoir tout essayé, on les enverra à la maison de correction. C'est là le parti désespéré. Mais ceux chez qui on trouve quelque espoir de retour au bien, on les envoie à l'école de réforme de Port-Hallan, à Belle-Isle-en-Mer; on leur apprend le métier de marin, et beaucoup s'amendent en effet.

Ce n'est pas sans peine ni frais énormes que l'on arrive à sauver d'une mort certaine les pauvres êtres abandonnés et à en faire des citoyens utiles. 7900000 francs étaient dépensés en 1889, 11300000 francs sont le compte de l'exercice 1898 pour le seul département de la Seine, le plus chargé d'ailleurs. Et cela pour une moyenne annuelle de 4000 à 5000 enfants.

Mais c'est en pareil cas qu'aucun sacrifice ne doit nous paraître exagéré, et qu'il faut prodiguer aussi bien l'argent que les soins et le dévouement. Pour un pays, il n'est ni de devoir plus impérieux ni de placement plus avantageux. Ces enfants qu'on arrache à la mort, dont on fait des hommes, des citoyens, des ouvriers ou des agriculteurs, ce sont eux qui constituent la richesse vivante du pays. Un ancien disait que ce n'est pas seulement dans les murs des villes que réside la patrie, c'est bien plutôt encore dans la vie des hommes qui y habitent. Cela est plus vrai que jamais. Avec chaque enfant qui succombe c'est un peu de la France qui meurt. Chacun de ceux que nous empêchons de mourir porte en lui une parcelle de l'avenir du pays, de sa défense, de son accroissement, de sa richesse, et qui sait?... peut-être de sa gloire.

(Illustrations de M. Paul Gruyer.)



PETITE CRÈCHE AUX ENFANTS-ASSISTÉS.

Là sont recueillis et soignés les pauvres bambins dont les parents indignes, ou malades, sont en prison ou à l'hôpital.